

Table ronde : L'Allemagne en guerre 1914-1945

Johann CHAPOUTOT. Nicolas BEAUPRE. Gerd KRUMEICH

Table ronde du 12/10/2013.

Johann Chapoutot est maître de conférence en histoire contemporaine à l'université Pierre Mendès-France à Grenoble et membre de l'Institut universitaire de France.

Nicolas Beaupré est maître de conférence en histoire contemporaine à l'université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand et membre de l'Institut universitaire de France.

Gerd Krumeich est professeur émérite à l'université Heinrich-Heine de Düsseldorf et professeur associé à l'Institut d'Histoire du Temps Présent.

Discussion chronologique articulée autour de deux questions.

1/ Quelles spécificités de l'expérience allemande de 1914-1918 ?

Quelle mémoire du conflit pendant la République de Weimar ?

Quelle préparation de la guerre dans les années 1930 ?

G. Krumeich

La guerre de 1914-1918 n'est pas la « grande guerre » en Allemagne : sans être oubliée, elle n'est pas essentielle à l'histoire allemande (aucune très grande commémoration n'est d'ailleurs prévue).

L'entrée en guerre de l'Allemagne :

Il a existé un débat en Allemagne sur les origines de la guerre dans les années 1960 (affaire F. Fischer : *Les buts de guerre de l'Allemagne impériale*). La thèse de Fischer est aujourd'hui réfutée : les Allemands ont certes profité du déclenchement de la guerre mais face à des Etats qui ont aussi souhaité la faire. L'entrée en guerre ne s'est donc pas faite au nom de l'impérialisme.

L'entrée en guerre se justifie pour l'Allemagne par le sentiment d'être encerclée et étranglée, elle est une nécessité pour se protéger. Le sentiment est partagé dans le pays que la guerre est le moyen de garantir la défense nationale à moyen et long terme, et qu'il vaut mieux la faire tout de suite que dans quelques années.

Le combat et l'occupation :

Il y a eu en Belgique 6000 fusillés pour l'exemple. Ces exactions de début de conflit s'expliquent parce que le plan Schlieffen n'a pas prévu de résistance des Belges, ni des Français (la conviction étant profonde en Allemagne que le peuple français est en pleine décadence, incapable de résister).

Pendant la période qui s'ensuit de l'occupation allemande, le droit de la guerre est plutôt respecté. Il n'y a pas de projet de germanisation de la France occupée.

Les choses évoluent avec le blocus anglais : à partir de fin 1916 la famine règne. Perçu comme un non-respect du droit international, le blocus justifie aux yeux des Allemands le dépouillement des zones occupées (idée qui perdure dans l'entre-deux-guerres). Ce blocus est maintenu jusqu'en avril 1919.

Cette souffrance allemande fait oublier ce que les Allemands eux-mêmes ont fait.

N. Beaupré

La défaite, l'armistice, la fin de la guerre en Allemagne :

Les conditions de l'armistice préfigurent le traité de Versailles (occupation, tribut). Versailles vient confirmer une expérience d'humiliation déjà vécue sur les frontières de l'ouest.

En effet pour beaucoup d'Allemands la guerre continue après le 11 novembre 1918 : occupation à l'ouest, conflits périphériques à l'est (Pologne, Silésie), refus de démobilisation (corps francs). C'est une spécificité de l'Allemagne dans la fin de la guerre.

Les années de sortie de guerre sont celle de la révolution, de la guerre civile (communistes, républicains, extrême-droite), de violences (dans la Ruhr en 1919-1920), des tensions franco-allemandes (jusqu'en 1924 et l'occupation de la Ruhr, où se rejoue la Première Guerre mondiale avec cette fois-ci une occupation française).

- ⇒ Les années 1924/1925 sont celles de la deuxième fin de la guerre, avec le début d'une période de paix, de stabilisation économique
- ⇒ Il y a ainsi de fortes difficultés de sortie de guerre en Allemagne

La mémoire de la guerre en Allemagne :

Le processus mémoriel qui sert à travailler la perte et la souffrance (ex : soldat inconnu, monuments aux morts) s'avère difficile.

Ce processus ne se développe que vers 1924/1925 (contre 1920/1922 en France pour la construction des monuments aux morts), dans un contexte de concurrence politique voire de violence quant à l'usage du souvenir.

Cela participe des difficultés de sortie de guerre.

- ⇒ Il n'y a pas de consensus sur qui a perdu la guerre (cf. « coup de poignard dans le dos »), ni sur ce qu'a été la guerre.
- ⇒ L'absence de mémoire consensuelle explique le poids de la Première Guerre mondiale sur Weimar.

J. Chapoutot

L'interprétation de la Première Guerre mondiale :

Pour les Allemands, la guerre de référence est la guerre de Trente ans. C'est dans cette guerre qu'ils se découvrent vulnérables, au centre de l'Europe, et qu'ils subissent une catastrophe démographique (population divisée par deux, 20 millions de morts).

La mémoire de la guerre de Trente ans est entretenue et réactivée dans les conflits suivants (guerres napoléoniennes, projet national du XIXe siècle). Elle l'est aussi pendant et après la Première Guerre mondiale : l'Allemagne se sent encerclée (double front, blocus), elle a deux millions de morts (plus un million en 1918-1920 – famine et grippe).

La guerre ne finit pas en 1918-1919 : pour beaucoup, bien plus qu'à l'extrême-droite, Versailles est un acte de guerre, qui ne respecte pas les 14 points. La guerre continue jusqu'en 1924/1925.

Elle reprend comme une « guerre civile latente », non déclarée comme telle, à partir de 1929, avec la très forte mortalité dans les batailles de rue.

Le discours nazi sur la guerre :

Il reprend l'histoire de l'Allemagne avec deux idées : il existe des races, et depuis des millénaires les Aryens sont attaqués et détruits par les Juifs.

Versailles est donc l'avatar d'une vieille guerre, qui vise à détruire l'Allemagne. Détruire ce traité est donc un objectif pour les nazis, que l'on doit d'abord poursuivre pacifiquement car l'Allemagne n'est pas prête à une guerre. Cette stratégie fonctionne jusqu'en 1938/1939. C'est lorsque la Wehrmacht entre à Prague en mars 1939 que l'on perçoit à l'ouest une politique pangermaniste.

Le discours pangermaniste a été repris par les nazis ; il existe avant 1914. Il se fonde alors sur une dialectique entre force (période de croissance économique et démographique) et vulnérabilité (c'est parce que l'on est en croissance qu'il faut protéger, et donc nourrir le sang allemand). C'est ce dernier aspect que l'on retrouve dans le discours nazi.

2/Que peut-on identifier comme ruptures et continuités de 1914 à 1945 ?

Pouvoir politique et pouvoir militaire : une certaine continuité

La mortalité liée au blocus et à la grippe est difficile à dissocier. Il est aussi difficile de déterminer quelle a été la part des choix de politique intérieure allemande dans l'aggravation de cette mortalité. L'état-major qui dirige l'économie décide ainsi que seuls les besoins du front sont prioritaires, ce qui aggrave la situation de l'arrière. Cela pose la question du lien entre pouvoir civil et pouvoir militaire.

On trouve là une continuité de la Première à la Seconde Guerre mondiale : les impératifs de la guerre ne sont pas contrebalancés par une tradition démocratique ou un pouvoir politique qui limiterait les volontés militaires.

Rupture sur la manière de faire la guerre :

En 1914-1918 le droit de la guerre est *grosso modo* respecté.

Mais le traité de Versailles est considéré, même indépendamment de son contenu, comme non respectueux du droit (viol des principes de négociation, des promesses, du respect de la signature).

Dès 1939 pour les nazis faire la guerre implique le non-respect du droit international et du droit des gens. Cf. exécution des élites polonaises. Cf. aussi les prisonniers soviétiques à la mortalité très forte (non nourris, non abrités) : on n'applique pas le droit international civilisé à des populations qui ne sont pas considérées comme telles.

On observe aussi une rupture sur les approvisionnements : l'Allemagne est relativement bien nourrie, du fait des pillages et importations. Les Slaves, les populations de l'est... ne sont pas considérés comme des hommes, et peuvent donc mourir de faim au profit de l'Allemagne.

Continuité des deux guerres sur la peur de l'encerclement :

D'où la volonté d'aller vite, le tempo est beaucoup plus rapide en 1940. Le but est de tétaniser l'ennemi, montrer la force décisionnelle de l'Allemagne. Et les images de guerre jouent un rôle important (à l'ouest on a peur des images de Varsovie sous les bombes)

L'antisémitisme et la guerre

Le comptage des Juifs dans l'armée allemande en 1916 se fait dans un contexte où on parle alors de Juifs infiltrés. Il n'est pas rendu public, alimente donc des rumeurs. Il légitime l'antisémitisme (notamment avec l'idée de Juifs déloyaux, qui fuient devant l'ennemi).

Or la défaite en 1918 est inexplicable (l'armée est en France, la défaite n'est pas visible). Elle s'explique donc par la trahison : c'est ainsi que se développe un nouvel antisémitisme dans les années 1920, qui reprend celui du XIXe siècle (mais qui était plus marginal).

F. Bouteloup, professeur au lycée Descartes d'Antony